

n'est pas chose commune en France, et vous avez bien du mérite, chers compatriotes du Canada, quand vous conservez ainsi, au milieu des étrangers, le culte de la langue et du génie de la France."

Ces jugements, aussi flatteurs qu'ils sont bien mérités, me mettent fort à l'aise; je me dispenserai donc de parler des écrits contenus dans les trois autres livraisons, qui ne le cèdent en rien à la première par l'intérêt et par le style. La lecture de ces petits volumes a même inspiré à un des 40 immortels, M. Xavier Marmier, le désir de revoir le Canada qu'il a visité dans sa jeunesse; "mais la loi sévère du vieil âge, écrit-il à l'auteur, m'en empêche."

Ce serait sans doute une grande présomption de ma part de porter, après d'aussi remarquables autorités, un jugement sur ces écrits; le lecteur trouvera plus convenable, et moi aussi, de s'en rapporter à l'opinion que les graves écrivains que je viens de citer ont émise.

Maintenant, avant de terminer, s'il m'était permis de donner un conseil à M. Sulte, je lui dirais: Concentrez autant que possible vos travaux sur les premiers temps de la colonie qui est devenue notre patrie; faites ressortir les grandes figures de notre histoire; racontez ses époques les plus émouvantes; tirez de l'obscurité ceux qui, sans être au premier rang, ont, par des actions d'éclat, illustré nos champs de bataille ou les bûchers du sacrifice. Tenez, par exemple, les martyrs de la foi, en Canada, ont eu des poètes pour les chanter, mais ils n'ont pas eu d'historiens; pourquoi ne raconteriez-vous pas leurs travaux, leurs souffrances et leur mort? Dernièrement, je lisais, dans une revue anglaise, le récit des tortures infligées aux PP. Lallemand et Breboef; et bien, ce récit arrachait des cris de compassion à un écrivain protestant. Nos héroïnes valeureuses, les dames de Verchères et quelques autres, offriraient aussi un beau sujet à vos études, et Champlain, que vous semblez tant aimer, n'a pas encore d'historien, excepté lui-même.

Je termine en citant, pour l'appliquer aux premiers temps de notre histoire, ce que l'illustre comte de Montalembert a dit du 13ème siècle, dans son admirable introduction à la *Vie de Sainte Elizabeth de Hongrie*:

"On a senti depuis longtemps, écrivait le savant auteur des *Mœurs d'Occident*, que l'histoire, même purement profane, d'une ère si importante pour les destinées de l'humanité (disons du Canada), ne peut que gagner en profondeur et en exactitude par les recherches particulières qui porteraient sur les objets des plus ferventes croyances et des plus chères affections des hommes de ce temps."

T. B. BÉDARD.

Québec, janvier 1877.

CAUSERIE

Il nous semble que c'était hier que nous vous souhaitions la bonne année, et déjà nous sommes loin du jour des étrennes et des bons souhaits. La carnaval tire presque à sa fin et nous entrevoyons déjà les austérités du carême. Si, par le passé, la sainte quarantaine paraissait rigoureuse au sortir des bruyants plaisirs du carnaval, cette année, le carême devra être comparativement doux, le carnaval ayant eu des airs des temps de pénitence. Les fêtes de Noël, du jour de l'an ont passé presque inaperçues. Les visites du jour de l'an ont sensiblement diminué en nombre, au moins à Montréal. Cela se comprend. Amusez-vous donc au milieu de la misère qui fait partout des victimes! Soyez donc gais, aimables, lorsqu'on sort du bal vous êtes exposé à apprendre la banqueroute de vos amis, banqueroute qui vous atteint par contre-coup. Du reste, dans des crises comme celles que nous traversons, les bals nous paraissent dépechés; ce n'est pas lorsque nos semblables ont eurent de faim qu'il conviendrait de s'aban donner à la joie.

A propos de visite du jour de l'an, on trouve qu'elles diminuent sensiblement d'une année à l'autre. Passé la trentaine, les hommes ne font plus que les visites de

rigueur. D'un autre côté, les dames ne reçoivent que très-peu; sur trente portes auxquelles vous frappez, c'est à peine si dix s'ouvrent. Il s'est formé à Montréal un cercle de messieurs qui veulent simplifier les choses. Ils se proposent, à l'avenir, de substituer à la visite à domicile la carte de visite expédiée par la poste. Ils ne visiteraient que les intimes. C'est ce qui se pratique maintenant dans toutes les grandes villes.

* *

Nous disions que cette année la crise commerciale fait échec au carnaval. Ce n'est pas juste absolument. Il y a eu par-ci par-là quelques soirées modestes, presque des petites fêtes de familles, des réunions destinées à cette partie de notre population que sa jeunesse tient éloignée des préoccupations absorbantes de la vie. Un célibataire hargneux, que nous rencontrons de temps à autre, parlait contre ces réunions organisées, disait-il, que pour produire les jeunes filles dans le monde et y trouver un mari à Mlle Agathe ou à Mlle Yvonne. C'est singulier, disait-il, comme les mères sont inquiètes sur le sort de leurs filles, et comme elles tiennent à les placer. On dirait que cette chanson a été faite exprès pour la plupart d'entre elles:

Dans une famille,
Je le dis tout bas,
Une jeune fille,
C'est un embarras.
Quand on n'en a qu'une,
Certes, c'est affreux;
Mais, quelle infortune
Quand on en a deux!

Nous avons mis ce vieux garçon à la raison en lui disant d'abord que pas une mère ne voudrait lui donner sa fille, et ensuite que, lorsqu'on a, au foyer domestique, des petits anges, on tient à s'en séparer le plus tard possible.

* *

Les fêtes du jour de l'an et de la nouvelle année ont parmi nous un cachet unique et qui n'appartient qu'à notre province. Les Anglais, nos voisins, ont leur *christmas*, mais le jour de l'an chez eux passe presque inaperçu. Chose assez singulière, tout le monde et même les Anglais qui vivent au milieu de nous ignorent ce qui se passe dans les familles canadiennes au premier janvier. L'an dernier, le 31 décembre, celui qui écrit ces lignes et deux Anglais de Montréal, un journaliste et un avocat, revenaient de la campagne. Nous étions au milieu de la nuit; dans toutes les maisons on voyait de la lumière, et nous avançons sur le jour de l'an que nous en apercevions encore dans presque toutes les maisons.

"Comme vos compatriotes se couchent tard, nous dit alors un de nos compagnons de route; il est une heure du matin et les lampes brûlent encore partout!

—Vous ne devinez pas pourquoi?

—Pas le moins du monde.

—C'est aujourd'hui le premier jour de l'an, et partout dans toutes les familles il y a remue ménage complet. Ici, les jeunes ménages s'apprennent à partir pour aller demander la bénédiction au chef de la famille, et comme les familles canadiennes sont nombreuses, on se hâte, car on met de la gloire à arriver les premiers; là, chez les vieux parents, on se prépare à recevoir les enfants et les petits-enfants. Dans quelques heures, il y aura dans les maisons paternelles joyeuses compagnies et effrayante consommation de dindes, de *tourterelles*, de beignes et de croquignoles."

Notre compagnon fut tout surpris d'apprendre l'existence de cette charmante coutume. Comme nous faisons part, quelque temps après, de sa surprise à un Français qui habitait notre pays depuis longtemps, mais qui n'était jamais sorti de Montréal, il nous dit qu'il partageait la surprise et l'ignorance de l'Anglais.

"Pourquoi, nous dit-il, vos écrivains ne nous font-ils pas la peinture de ces charmantes coutumes canadiennes, qui ont un air si patriarcal et qui sont si touchantes? C'est sans doute parce qu'elles vous sont familières, si naturelles que vous les croyez communes à tous les peuples, tandis qu'elles sont particulières à votre province et inconnues partout ailleurs."

Avis à qui de droit.

NOS GRAVURES

Exercice des enfants des écoles pour leur apprendre à se sauver en cas d'incendie.

Cette gravure est intéressante et importante en ce qu'elle montre les moyens énergiques employés pour empêcher une panique dans les écoles publiques à la première alarme d'incendie. L'expédient est très-opportun. On enseigne aux enfants à rester de sang-froid et alertes, et à ne laisser leurs places que sur un signe du maître. Ils se glissent alors tranquillement au-dehors par deux ou trois avenues, en rang simple, sans se bousculer et sans bruit. Dans quelques instants ils sont hors de danger. Nous recommandons fortement cet exercice à tous les instituteurs du pays. Il n'y a pas de méthode particulière à suivre. Tout ce qu'il faut, c'est du sang-froid, de la décision et de la promptitude.

Attaque d'une diligence de la malle par des Indiens

Cette gravure représente une scène des plaines de l'Ouest familière à bon nombre de nos lecteurs, soit qu'ils l'aient entendue raconter, ou qu'ils en aient été les témoins. Le travail de l'artiste est d'un goût parfait. Ces Indiens, qui sont supérieurs même aux Arabes en équitation, et qui constituent la meilleure infanterie légère qui soit au monde, sont décrits dans les attitudes les plus réelles, tandis que la résistance des gardiens de la malle et des passagers, accoutumés aux rencontres avec l'homme des bois et habiles tireurs, est rendue avec une grande vigueur.

Le Gouvernement de Québec durant la vacance

Ce petit croquis de fantaisie a pour but de représenter la province de Québec se reposant des fatigues de la session législative, durant laquelle les partis sont souvent venus aux prises et tous les actes des ministres mis à nu. D'ici à l'automne prochain, le gouvernement va se rendre la vie facile; deux des ministres sont déjà partis pour la Havane, en vacance, et nous parions que les autres ne tarderont pas à s'envoler aussitôt après le retour de leurs collègues. Vraiment, c'est à donner en vie de devenir ministre!

La galerie des costumes de guerre aux Invalides

Le nouveau musée des costumes de guerre que l'on vient d'ouvrir à l'hôtel des Invalides est tout à la fois intéressant, instructif et pittoresque. Afin de faciliter les études, on a fait exécuter, soit en les créant de toutes pièces, soit en réunissant et en complétant des parties d'armures, une série de types de combattants, habillés, armés et équipés. Cette collection ne renferme pas moins de trente-six personnages échelonnés depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Louis XIV.

On passe successivement en revue l'antique cotte d'armes à plaques rivées sur un corsage de cuir plissé, le casque où sont cousues des mentonnières en fer; puis, au XIe siècle, la cotte d'armes recouverte d'anneaux de fer juxtaposés. Au XIIe siècle, les anneaux forment les mailles d'une sorte de chemise en tissu métallique qui enveloppe le corps et à laquelle sont fixés divers appendices pour protéger les pieds, les jambes, les cuisses, les mains et la tête. A la fin du XIIIe siècle, on substitue des plaques de fer à ce tissu. Les premières de ces plaques eurent pour effet la défense des jambes; on les appliqua plus tard à celle des bras et des cuisses. Enfin, on remplaça le haubert par la cuirasse, et l'on arrive ainsi graduellement à l'armure de fer plein, qui représente une espèce de boîte métallique où se trouve enfermé le corps tout entier. Ainsi vêtu, le cavalier se croit invulnérable. Il se trompe, car le fantassin, avec son fauchard, en aura vite raison. C'est alors que le cheval lui-même est couvert de fer. Défense inutile! L'artillerie fait son apparition, puis bientôt viennent les armes à feu portatives.

La tactique remplace la lutte corps à corps et il faut abandonner ces lourdes armures qui paralysent les mouvements.

Voilà ce que nous explique le nouveau musée des costumes militaires. Tous les armements y sont représentés avec une fidélité incomparable. Cette exactitude, la richesse des armures et jusqu'à la physiologie des personnages, font, pour ainsi dire, revivre des époques déjà bien éloignées de nous, et présentent un grand intérêt historique.

PRIME À NOS ABONNÉS

A nos abonnés qui auront payé, d'ici au 1er mars prochain, leur abonnement jusqu'au 1er juillet prochain, nous offrons une prime magnifique. C'est une chromo-lithographie de 24 pouces par 15. Le sujet est tout-à-fait canadien et porte un cachet entièrement local. Ce tableau représente un club de marcheurs à la raquette: les *Tuques-Bleues* de Montréal. Ils viennent de faire une longue course et sont arrivés dans la soirée auprès d'une habitation, sur le revers de la montagne. On les voit dispersés par groupes, les uns assis sur des morceaux de bois empilés, la plupart encore debout, les pieds chaussés de la raquette. Plusieurs sont assis près d'un feu allumé en plein air; les reflets du brasier produisent une traînée lumineuse qui illumine la figure d'une partie des marcheurs. Dans le fond du tableau se trouve la montagne couverte de neiges. L'ensemble est d'un effet saisissant.

Nous croyons que nos abonnés se hâteront de se prévaloir de l'offre que nous leur faisons, et se procureront cette lithographie en payant six mois de leur abonnement à l'avance.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez pris connaissance de la terrible catastrophe qui a réduit en cendres le couvent de Ste.-Elizabeth, où treize victimes ont été ensevelies. Or vous ne trouverez pas mal à propos, sans doute, que l'on vous donne quelques renseignements au sujet de cet établissement. Sa fondation remonte à l'année 1849. Les dames religieuses de la Providence de Montréal y furent installées dans le mois de novembre de la même année. La très-Révère Mère Emile Caron en fut la première Supérieure; or il n'en fallait pas davantage pour donner un grand élan à ce modeste établissement. Ensuite, la regrettée sœur Vincent continua son œuvre avec un grand succès aussi. Depuis cette époque, je n'ai pas eu l'occasion de connaître particulièrement celles qui lui ont succédé, mais toujours est-il vrai que cette maison a prospéré à vue d'œil, et qu'il en est sorti un grand nombre de sujets qui sont ensuite entrés dans l'état religieux, et qui se sont répandus dans plusieurs communautés, notamment au couvent de la Providence, au Bon-Pasteur, à l'Hôtel-Dieu, etc., etc. D'autres sont entrées dans le monde qu'elles ont édifié par leur excellente conduite, et qui sont devenues des sujets utiles à la société: de bonnes institutrices, des épouses modèles, etc., etc. Mais ces premiers succès vont-ils se continuer? Cette maison étant consumée par les flammes, c'en est donc fait de ce couvent? On ne verra plus désormais gratifier la société et la religion des inestimables personnes qui ont ainsi édifié le monde et les communautés par leurs bons exemples et leurs vertus. C'en est donc fait de ce précieux établissement: tout est perdu! Mais ne vous y trompez pas, il va surgir des cendres de cette maison un superbe édifice en pierres, de 100 pieds sur 90, à deux étages, qui fera face au magnifique presbytère que les citoyens de Sainte-Elizabeth viennent de bâtir: car on m'écrivait qu'ils ont déjà souscrit \$2,500 pour le nouveau couvent. Bravo!! pour les généreux citoyens! Dieu les récompensera pour leur générosité. Ce qui peut corroborer mon opinion à ce sujet, c'est que Dieu veuille visiblement sur cette bonne paroisse, et s'il l'a frappée d'un si rude coup, en permettant l'ensevelissement de treize victimes du terrible incendie de leur ancien couvent, c'est que sa prescience éternelle connaissait d'avance que ceux qu'il frappait ainsi au plus sensible étaient capables d'ensupporter le poids, et qu'ils en retireraient un profit plus tard pour leur bien-être matériel et spirituel. Un fait, Monsieur, presque miraculeux reste en preuve de mon avancé. On m'apprend qu'un petit orphelinat, tout près de l'édifice incendié, a été préservé du feu qui l'environnait en tous sens. Une pauvre de ce petit réduit a conjuré le ciel d'épargner cet édifice si modeste; Dieu l'a exaucé; il est resté intact au milieu de l'incendie qui a tout consumé le couvent et ses autres dépendances. Si quelqu'un en doute, qu'il aille sur les lieux pour s'y convaincre. Je vous dirai en même temps que cette petite maison de St. Joseph avait été mise sous la protection, disons sous l'assurance de saint Amable, quand il s'est agi de faire assurer les autres édifices; mais rien de plus sûr que l'assurance du ciel!!

UN INTÉRESSÉ AU COUVANT
DE SAINTE-ELIZABETH.